

Méditation sur 1 Co 7,29-31

^{7.29}Voici ce que je dis, frères :

le moment favorable est contracté (ou « restreint »)

Désormais, que

ceux qui ont femme soient

comme non mariés

³⁰ceux qui pleurent

comme non pleurant

ceux qui sont joyeux

comme non joyeux,

ceux qui achètent

comme non possédant,

³¹ceux qui prennent en main le monde **comme non exploitant.**

Car

la manière d'être de ce monde égare (lit. « conduit à côté »).

1. La première phrase : « le moment favorable est contracté »
2. La série des « comme non »
3. La conclusion : « La manière d'être de ce monde égare »

1. Le moment favorable

L'introduction de ce texte est constituée par une phrase qui, en grec, se dit : *O kairos sunestalmenos*. « Le **moment favorable est contracté** ». Nos versions habituelles traduisent : « Le temps est court » suggérant ainsi qu'il reste « peu de temps » avant la fin. Serait en jeu ici la question de l'imminence de la fin du monde. Pourtant, Paul ne dit pas que le *chronos* (c'est-à-dire le temps qui se mesure avec un chronomètre) est écourté, qu'il est sur le point de se terminer. Il parle non pas du *chronos* mais du *kairos*. Et de ce *kairos*, il ne dit pas seulement qu'il est écourté ou achevé, voire qu'il en reste peu, mais qu'il est « contracté » ou « restreint ».

Pour Paul, les Corinthiens ont à vivre dans leur présent les conséquences de l'expérience pascale, c'est-à-dire la conviction que le Crucifié s'est relevé d'entre les morts. Pour Paul en effet, la foi pascale inaugure rien de moins qu'une nouvelle ère. Un temps qui n'est pas chronologique, même s'il s'expérimente à l'intérieur du temps historique. Ce temps, celui qu'il nomme le *kairos* et que j'ai traduit par l'expression « moment favorable », ce *kairos* est contracté ou restreint, c'est-à-dire qu'il est désormais disponible, offert à qui veut bien l'accueillir dans l'urgence, c'est-à-dire l'instant présent où il convient de le saisir, plus précisément de se laisser saisir par lui.

J'insiste sur ce point : le « moment favorable » n'est pas un temps mesurable qui se repère sur une horloge. Il est cet instant à nul autre pareil, instant singulier, qui va opérer un décalage par rapport au temps historique et permettre de le comprendre différemment, de le vivre de façon renouvelée. C'est en quelque sorte le moment de l'expérience de la foi au cœur du temps historique. Alors qu'ils vivent inexorablement au rythme du *chronos*, les Corinthiens sont appelés à accueillir et à vivre le *kairos* — le moment favorable — seul capable de renouveler en profondeur leur rapport au temps.

2. Etant comme non

Nous voici maintenant au cœur du message que Paul veut transmettre aux Corinthiens. Parce que le « moment favorable » est « contracté », affirme-t-il, le rapport que les Corinthiens ont avec le temps chronologique est modifié. C'est-à-dire le rapport avec les diverses situations dans lesquelles ils vivent : profession, état conjugal, condition sociale, vocations diverses dans l'Eglise ou dans le monde, tout ceci se trouve affecté par l'accueil du « moment favorable », c'est-à-dire du Christ mort et ressuscité, dans leur existence. Paul traduit cette nouvelle donne par la fameuse série de « comme non » qu'il nous faut maintenant tenter de comprendre :

	<i>Désormais, que</i>	
<i>ceux qui ont femme soient</i>		<i>comme non mariés</i>
³⁰ <i>ceux qui pleurent</i>		<i>comme non pleurant</i>
<i>ceux qui sont joyeux</i>		<i>comme non joyeux,</i>
<i>ceux qui achètent</i>		<i>comme non possédant,</i>
³¹ <i>ceux qui prennent en main le monde</i>		<i>comme non exploitant.</i>

Examinons de près cette expression « comme non ». Pour ce faire, imaginons les diverses manières qui s'offrent à nous pour la condition si particulière que décrit Paul.

Les quatre possibilités qui se présentent à nous dépendent de la manière dont nous articulons les deux petits mots qui forment la locution que j'ai traduite par « comme non » et qui, en grec, se dit *ôs mê*.

Les deux premières possibilités d'articuler ces deux mots consistent tout simplement... à ne pas les articuler. Dit autrement, à oublier l'un des deux termes de l'expression.

Tout d'abord, en oubliant le « non », la « négation » au cœur même du consentement à l'ordre et à la logique de ce monde. C'est-à-dire en somme, que ceux qui ont femme soient *comme* des gens mariés, ceux qui sont heureux *comme* des gens qui se réjouissent, ceux qui achètent *comme* des gens qui possèdent, ceux qui prennent en main le monde *comme* ceux qui l'exploitent. Il s'agit de « coller » complètement à l'image du monde. Cela consiste à penser que notre identité est dans ce que nous faisons, dans ce que nous sommes, dans nos choix de vie : je suis ce que je fais ! Ne passons pas trop rapidement sur cette option : elle est celle que nous vivons le plus souvent. Nous pensons que ce que nous sommes réside dans ce que nous faisons ou dans notre condition sociale, notre orientation sexuelle, notre travail, nos convictions. Bref, dans l'image que nous offrons aux autres et surtout dans celle qu'ils nous renvoient.

On peut aussi, seconde alternative, oublier le « comme » et ne retenir que le « non » : que ceux qui ont femme ne se marient plus, ceux qui achètent cesse d'acheter, ceux qui sont joyeux arrêtent de rire, ceux qui prenaient en main le monde, se retirent loin du monde. Cette attitude inverse de la précédente relève de la même logique puisqu'il s'agit de proposer une autre image de soi. Cette alternative n'en est cependant pas une puisque elle consiste encore une fois à penser que je suis ce que je fais. Simplement, au lieu d'exister par une condition sociale ou maritale conforme au modèle de ce monde, je « suis », c'est-à-dire j'existe, en me conformant à une condition sociale, ou une attitude inverse à celle de ce monde. Mais c'est toujours l'image qui l'emporte sur l'être : les vocations les plus radicales, les plus impressionnantes, les plus difficiles à assumer, les plus admirables, les plus saintes ou

pieuses, relèvent d'une construction de soi qui se propose en miroir d'une autre image. Que l'on soit dans le « comme » ou dans le « non », on passe à côté de l'essentiel qui réside dans le lien paradoxal qui unit le « comme » et le « non »

Une troisième façon de faire — c'est l'option la plus courante dans les Eglises — consiste à faire « comme si ». Non pas « comme non » mais « comme si », c'est-à-dire le contraire de ce qui est préconisé par Paul. Je m'explique : Que ceux qui sont mariés fassent « comme s'ils ne l'étaient pas », ceux qui achètent comme s'ils n'achetaient pas... C'est-à-dire qu'ils fassent semblant d'être différent des autres tout en étant totalement comme les autres. Cela s'appelle l'hypocrisie, et c'est le bien le plus commun à tous les croyants de toutes les religions : on fait semblant d'avoir des « valeurs chrétiennes » (ou « juives » ou « musulmanes » ou « humanistes » ou tout ce que vous voudrez d'autres) qui nous différencient du commun, mais en réalité on fait exactement comme les autres. On tombe alors très exactement dans la figure constamment dénoncée par Jésus du « scribe et du pharisien hypocrite » dont on voit bien qu'elle ne désigne en aucune manière l'autre, celui d'en face, le religieux pharisien hypocrite, mais bien soi-même car le risque inhérent à la condition croyante est le double jeu : faire semblant d'être différent des autres.

L'hypocrisie est déjà une attitude bien médiocre mais plus fondamentalement, elle touche à notre identité (en grec, l'hypocrisie désigne le masque que les acteurs mettaient en montant en scène). Il s'agit toujours de penser que ce qui me donne une identité c'est mon faire, mon image, ce que je montre aux autres, et non ce que je suis en vérité et qui est secret, caché.

Je me résume : ni le « comme » (mimétisme) ni le « non » (opposition au modèle commun), ni le « comme si » (hypocrisie) ne relèvent de ce que Paul appelle le « moment favorable ». Cela ne se joue donc pas entre « être pour », « être contre » ou « faire semblant ». C'est plus subtil et complexe.

Vivre « comme non » c'est vivre pleinement nos professions, conditions, sexualités, situations conjugales, revendications sociales dans le monde, en sachant que nous ne sommes pas réductibles à ces professions, sexualités, conjugalités, vocations, revendications qui ne sont qu'une image que nous donnons à voir. Vivre pleinement notre condition humaine, tout en sachant que ce que nous vivons devant les autres ne dit pas ce que nous sommes en vérité. Paul pose donc un « non » radical au cœur de ce qu'il nous invite à vivre pleinement et sans réserve.

Nous sommes dans ce monde et nous sommes confrontés aux nouvelles façons de faire de ce monde. Il n'y a pas moyen de les fuir ou de les éviter : elles se présentent à nous que nous le voulions ou non, jusque dans notre intimité personnelle ou familiale. C'est donc « oui » à ce monde, puisque nous ne vivons pas ailleurs. Mais c'est en même temps un « non » radical en ce sens que tout ce que nous vivons ne dit pas ce que nous sommes.

Illustrons par l'exemple du sujet synodal de ces derniers mois : je peux être pour la bénédiction des couples de même sexe... ou je peux être contre : cela c'est être dans le « comme » ou dans le « non », c'est-à-dire faire partie de l'un ou l'autre des camps qui s'opposent dans le registre de ce monde et dans le temps chronologique qui est celui de ce monde. Mais, si j'accueille le « moment favorable », alors que je sois « pour » ou que je sois « contre », je suis étant pour « comme non pour » et je suis contre « comme non contre », c'est-à-dire que l'essentiel se joue ailleurs. Et parce que cela se joue ailleurs, cela éclaire d'un jour différent le « pour » ou le « contre » que j'ai posé. Et en particulier si mon identité est ailleurs, cachée en Christ aurait dit Paul, alors je puis m'asseoir à la table du frère qui est

pour, si je suis contre, ou qui est contre si je suis pour, parce que notre identité ne réside pas dans le « comme » mais dans le « non ».

3. Car la manière d'être du monde égare...

7.31 : *Car la manière d'être de ce monde égare* (lit. elle conduit à côté).

Cette phrase conclusive du texte est habituellement rendue dans nos traductions courantes : « La figure de ce monde passe » (BFC : « le monde tel qu'il est ne durera plus très longtemps » ; PDV « le monde d'aujourd'hui ne va pas durer toujours »). Ces traductions nous mettent encore et toujours dans un rapport chronologique au monde. Or le texte grec dit autre chose : « la manière d'être du monde égare ou conduit à côté ». Ce que je propose de comprendre : la manière d'être de ce monde nous éloigne de ce que nous sommes, elle conduit à côté de la vérité de notre vie. Mais d'abord rappelons où nous en sommes arrivés depuis le début de notre méditation :

Le « moment favorable » est « contracté », nous a dit Paul. Il convient donc de se rendre disponible à ce *kairos*. Notre temps chronologique a été visité par un *kairos* à accueillir, *kairos* susceptible de modifier en profondeur notre rapport au monde. Ce *kairos* Paul le repère dans l'événement de la résurrection du Crucifié, qui n'est pas un événement chronologique mais une expérience de foi aux effets de vérité dans l'existence du croyant. Et pour Paul, le « comme non » est la formule condensée de ce nouveau rapport au monde institué par l'expérience du « moment favorable ». C'est accueillir « le moment favorable » que de vivre « comme non », c'est même le sens profond de la vocation du croyant dans le monde qui est le sien. Vivre « comme non » n'est donc pas fuir vers un ailleurs ou prôner un modèle social alternatif (nier les pleurs par la joie, préférer le célibat au mariage, la pauvreté à la richesse... ou le contraire), vivre « comme non » n'est pas non plus indifférence à la réalité (il s'agit bien de pleurer ou de rire, de se marier ou de rester célibataire, d'acheter ou de commercer). Vivre « comme non » c'est questionner la réalité quotidienne au moment même où on la vit pleinement (« prenant femme *comme non* marié ; se réjouissant *comme non* joyeux... etc »). Le « comme non » est un questionnement radical de tous les engagements, situations, contraintes, décisions, choix et même vocations que le « temps chronologique » nous impose ou nous propose.

Car la « manière d'être de ce monde égare » conclut Paul. Il ne s'agit pas de morale ici : le monde n'est pas mauvais. Simplement il se trompe et nous trompe sur ce qui fait la vérité de notre existence. Le « monde », c'est-à-dire la logique du *chronos* nous fait confondre les images, les représentations sociales, les distinctions ou les orientations sexuelles, les engagements professionnels — toutes choses indispensables pour l'existence dans le temps chronologique — avec la vérité de ce que nous sommes, avec ce qui fait que chacune et chacun de nous est un être unique et singulier, c'est-à-dire non réductible aux images qu'il donne à voir.

Car, le « moment favorable » met au centre de l'existence non plus l'image mais le sujet. Ce que le Christ désormais convoque en nous, dit Paul aux Corinthiens, ce ne sont plus les images sociales (marié, célibataire, esclave, libre, homosexuel, hétérosexuel, riche ou pauvre, acheteur ou vendeur, triste ou heureux, faible ou puissant) mais l'être unique et singulier, celui dont la véritable identité est secrète, cachée en Christ dira-t-il ailleurs, et contre laquelle aucun élément de ce monde ne peut rien. Car si le moment favorable est accompli, alors il n'y a plus à chercher ailleurs, dans une image ou une autre, l'essentiel de ce

que nous sommes. La reconnaissance inconditionnelle de chacun indépendamment de ses propriétés, qualités ou héritages nous est donnée en Christ, car « le moment favorable » est là.

Vivre « comme non » c'est tout simplement « être » : les images sociales, culturelles, religieuses... nous ne pouvons vivre sans, mais elles ne sont pas la vérité de notre vie. Car notre vie est ailleurs, cachée dans le Christ. Toute autre posture signifie que c'est le moi qui se place au centre. Or le « moi » n'est pas le sujet mais l'image que nous donnons à voir aux autres. Ce « moi » qui se montre et s'impose aux autres, aujourd'hui plus que jamais dans le spectacle permanent que la société contemporaine met en scène — et dont le dernier avatar sera bientôt ces petites statuettes en trois dimensions que chacun pourra produire avec des imprimantes 3D », ce « moi » égare. Ce « petit moi » qu'il est urgent d'imposer aux autres dans le court temps chronologique que notre existence nous impose, temps qui nous est imparti et au cours duquel il nous faut absolument réussir notre vie, ce moi est haïssable disait Pascal parce qu'il a « deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait le centre de tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir : car chaque *moi* est l'ennemi, et voudrait être le tyran de tous les autres. » Oui, la manière d'être de ce monde – c'est-à-dire l'hypertrophie du moi – égare, elle conduit à côté de la vérité de ce que je suis ! Et ce que je suis réside dans le secret, dans l'intime de mon être, et n'est connu pas même de moi. Seulement du Christ. Cela repose en lui et c'est intouchable, inatteignable : voilà la Bonne Nouvelle.

Pour autant, cette identité secrète ne fait pas fuir loin du monde, elle fait du croyant un authentique contemporain du monde dans lequel il vit. Il appartient véritablement à son temps parce qu'il ne coïncide pas parfaitement avec lui, ni n'adhère à ses prétentions. En ce sens, le croyant se définit comme inactuel à son temps parce qu'il vit d'accueillir le « moment favorable ». Et précisément, par cet écart avec son temps, cet anachronisme (le *kairos* est fondamentalement anachronique), le croyant est plus apte que les autres à percevoir et à saisir son temps.

J'insiste : cette non-coïncidence du *kairos* et du *chronos* ne signifie pas que le croyant vit dans un autre temps que dans celui au sein duquel il lui est donné de vivre. L'homme du « comme non » ne pense pas que « c'était mieux avant » ! Il sait qu'il appartient irrévocablement à son temps. Il sait qu'il ne peut pas lui échapper. Mais vivre « comme non » c'est en quelque sorte adhérer à son époque, tout en prenant ses distances. À l'inverse, coïncider trop pleinement à notre époque, comme cela nous arrive si souvent, coller parfaitement avec elle sur tous les points, ce n'est pas être contemporain parce que, étant en adhésion, collés, nous n'arrivons pas à en prendre la mesure.¹

¹ Ce paragraphe s'inspire de Giorgio AGAMBEN, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Paris, Rivages, 2008, p. 9-11 : « Celui qui appartient véritablement à son temps, le vrai contemporain, est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec lui ni n'adhère à ses prétentions, et se définit, en ce sens, comme inactuel ; mais précisément, pour cette raison, précisément par cet écart et cet anachronisme, il est plus apte que les autres à percevoir et à saisir son temps. Cette non-coïncidence, cette dyschronie, ne signifient naturellement pas que le contemporain vit dans un autre temps, ni qu'il soit un nostalgique qui se reconnaît mieux dans l'Athènes de Périclès ou le Paris de Robespierre ou du marquis de Sade que dans la ville ou le temps qui lui a été donné de vivre. Un homme intelligent peut haïr son époque, mais il sait en tout cas qu'il lui appartient irrévocablement. Il sait qu'il ne peut pas lui échapper. La contemporanéité est donc une singulière relation avec son propre temps, auquel on adhère en prenant ses distances ; elle est très précisément *la relation au temps qui adhère à lui par le déphasage et l'anachronisme*. Ceux qui coïncident trop pleinement avec l'époque, qui conviennent parfaitement avec elle sur tous les points, ne sont pas des contemporains parce que, pour ces raisons mêmes, ils n'arrivent pas à la voir. Ils ne peuvent pas fixer le regard qu'ils portent sur elle. »

Voilà le défi que ce texte de Paul, court mais dense, nous propose : non pas « faire » ceci ou cela pour « défendre » telle ou telle valeur. Non pas être pour ou contre ceci ou cela. Mais accueillir le « moment favorable » pour vivre « comme non » le monde qui est le nôtre. Non pas seulement « comme » ou seulement « non ». Pas non plus « Comme si ». Mais bien « comme non ». Vivre « comme non » toutes les vocations, tous les engagements, toutes les convictions morales ou éthiques, tous les comportements, toutes les revendications, tous les refus ou toutes les acceptations qui sont les nôtres. Mettre au cœur même du temps chronologique qui est le nôtre la dimension critique du moment favorable.

^{7.29}Voici ce que je dis, frères :

le moment favorable est contracté.

Désormais, que

ceux qui ont femme soient

comme non mariés

³⁰*ceux qui pleurent*

comme non pleurant

ceux qui sont joyeux

comme non joyeux,

ceux qui achètent

comme non possédant,

³¹*ceux qui prennent en main le monde* ***comme non exploitant.***

Car la manière d'être de ce monde égare.

Elian Cuvillier

Professeur de Nouveau Testament
Faculté de théologie protestante de Montpellier